

LES LAURÉATS 2014

Éric SARNER, *Cœur chronique*

L'Ardoisière : Le Castor astral, préface de Michel Deguy, 2013.

La bibliographie d'Éric Sarnier est abondante, tant sur le plan littéraire que journalistique (presse écrite et audio-visuelle), incluant également des créations plastiques. Dans cette longue liste d'œuvres, son dernier recueil poétique retient d'abord l'attention par son très beau titre : *Cœur chronique*. Empruntée à un vers de Michel Deguy, préfacier du recueil, cette expression augure d'un riche programme : à la fois éléments d'une chronique du cœur et signes d'un cœur omniprésent (comme on le dit d'une maladie chronique), les textes battent au rythme des « échos émotionnels » de l'auteur, comme il le dit lui-même dans sa présentation. Reflets d'une expérience intime, ils sont comme des jalons d'une vie plutôt qu'un récit de cette vie, peu de repères biographiques précis, en tout seulement une dizaine de dates et une quinzaine de lieux ; ils ne se veulent pas représentation collective ou sociale, position qui est réservée aux textes en prose, nettement engagés, publiés par ailleurs, comme le dernier en 2012, *Un voyage en Algérie(s)*. Les poèmes, qualifiés de « chants » dans deux des trois livraisons que contient l'ouvrage, font également battre la mesure du temps, celui du passé et celui qui passe. Chants dont la première caractéristique est visuelle : aucun ne dépasse une page et les vers généralement courts, de trois à cinq syllabes en moyenne, donnent à voir leur déroulement vertical vers la chute mélodique ou rythmique. Travaillant son écriture à voix haute, Éric Sarnier veut que la trace écrite soit ressentie comme la respiration d'une parole proférée. « Expérience de l'hiver », première partie de l'ouvrage, l'illustre parfaitement. Écrits dans le froid d'un hiver passé à Montevideo, les textes transcrivent la perception intérieure des choses, par petites touches, et on oublie très vite la saison pour entrer dans l'univers des sentiments, ou plutôt des sensations. Les évocations de rencontres amoureuses, sur le trottoir, dans un café, une boîte de nuit ou la chaleur d'un lit, en constituent le cœur, poèmes d'amour où le corps de la femme est très présent dans ces pages d'un érotisme discret mais indéniable et qui donnent des « phénomènes de l'amour » (p. 69) une vision intime et mélancolique. « Petits chants de proximité » et « Presque un chant d'errance » réintroduisent la dimension spatiale dans le recueil. Éric Sarnier, malgré ses nombreux ouvrages sur des villes ou pays parcourus en Occident ou en Orient, ne se définit pas comme un écrivain-voyageur mais comme toujours en mouvement : mouvement du corps et mouvement de l'âme, celui que retranscrit la parole poétique. Pas de descriptions des lieux traversés, plutôt de rapides évocations par les noms, les couleurs, les odeurs, des points de repères dans un parcours existentiel. D'ailleurs la proximité dont il est question dans le deuxième volet du recueil est d'une nature différente : dans cet ouvrage placé sous l'égide de Goethe (p. 13), il s'agit de rendre familières les rencontres faites par le poète avec des penseurs et écrivains (d'Empédocle à Peter Orlovsky), des peintres, des musiciens (classiques ou jazzmen), des cinéastes ou des acteurs – que le contact soit vécu ou la complicité intellectuelle établie à travers les œuvres. Ces hommages, parfois émus, parfois teintés d'humour, deviennent une invitation : partir des échos que d'autres ont fait

résonner chez le poète pour arriver à ses mots à lui, signes de filiation, tels les sillons, traces laissées par les nombreux personnages groupés en un cercle dans le dessin de l'auteur en couverture. On retrouve les traces, cette fois-ci plus personnelles, dans « Presque un chant d'errance », dédié à Marcel Cohen, le plus biographique et le plus original des trois volets. Puisés dans le *Dictionnaire du judéo-espagnol* de l'historien Joseph Nehama, « 80 mots de judéo-espagnol rapportés de voyages », qui ont oublié l'ordre alphabétique, sont expliqués et commentés en vers. Ce petit lexique est tout sauf grammatical, les termes sont éclairés pour la plupart de souvenirs d'enfance. De la mère et du père à la tante Anna ou l'oncle Gaston et aux aïeux, défilent des instantanés de cette période passée à Alger et de la vie de ses proches à Odessa, Constantinople, Marseille ou même Roclincourt et la Somme de 1915. Autant de lieux qui justifient le mot d'« errance » du titre, sans aucune nostalgie pourtant dans ce retour sur soi ni plainte d'aucune sorte, même si des blessures sont présentes. « Le travail du poète est de *tendre la parole* » à ses émotions et interrogations, prévient Éric Sarner, « d'y tendre » : *Cœur chronique* réussit parfaitement à faire entendre cette parole, à voix basse, invitation à entrer dans son univers intime mais qui, par sa musique simple, nous devient si proche.

Émilie NDIAYE

Mohammed BENNIS, *Lieu païen*

Paris : L'Armourier, traduction de Bernard Noël en collaboration avec l'auteur, 2013.

*J'ai des craintes des soucis J'écrirai Non
Comment écrirais-je jusqu'à ce que la terre
loge dans une parole plus elliptique que je ne
le pense Ainsi me suis-je dirigé vers un lieu
que j'ai découvert en un clin d'œil Puis les
chemins se sont présentés à moi confondus
Le brouillard vole à tout voyageur ses cartes
Les paroles écrites sont-elles de nostalgie ou
de folie ?*

Mohammed Bennis, né en 1948 à Fès au Maroc, a une longue, multiple habitude et pratique de la poésie. Il publie ses premiers poèmes dès 1969 et œuvre sur la poésie arabe moderne, de façon universitaire tant avec le poète marocain Abdelkébir Khatibi qu'avec le critique Jamel Eddine Bencheikh. *Lieu païen* (paru en langue arabe en 1996) est son treizième titre édité en français. Il est marqué du signe d'une collaboration continue dans la traduction avec le poète français Bernard Noël. Le recueil navigue par les mots qui emmènent de rocher en désert où la couleur du vert est omniprésente. Les mots s'entrechoquent dans des formes différentes : longs poèmes parfois proche typographiquement d'une prose poétique, comme plus courts aphorismes que traversent le souffle d'une « rose de poussière ».

Guy BASSET